

"Théoricien brillant, intransigeant, acerbe, aux vastes connaissances, il fut l'un des rares hommes du mouvement ouvrier américain (...) s'apparentant aux marxistes européens."

C'est en ces termes que Daniel Guérin, dans son ouvrage : "Où va le peuple américain", présente Daniel de Leon dont il critique par ailleurs le sectarisme, l'étroitesse, et surtout le manque de souplesse et du sens des réalités.

Quelle que soit la valeur de la tactique préconisée par Daniel de Leon, son oeuvre théorique, inconnue à ce jour des milieux révolutionnaires français, n'en demeure pas moins digne de prendre place aux côtés des plus importantes contributions à la critique matérialiste de l'histoire. Son analyse du réformisme s'est trouvée amplement confirmée par la transformation réactionnaire de la social-démocratie, des appareils syndicaux et par l'action du stalinisme qui, issu de la bureaucratie "ouvrière", est devenu l'agent principal de la décadence de la société capitaliste moderne. Il n'est que de lire le résumé que Daniel Guérin fait des "Deux pages d'histoire romaine" pour comprendre que cet ouvrage demeure plus que jamais d'actualité et que le respect intransigeant des "principes de la révolution prolétarienne" tels que les expose Daniel de Leon constitue, aujourd'hui encore, le plus sûr antidote contre les poisons réformiste et stalinien. Les arguments qu'il avance à l'appui de sa thèse fondamentale, à savoir que "sans l'abolition du salariat toutes les "améliorations" reviennent au bénéfice du capitalisme ou ne sont que des balivernes quand il ne s'agit pas d'échappatoires", rejoignent ceux de Rosa Luxembourg sur le même sujet (Cf. Réforme ou Révolution). Il n'est pas étonnant que l'oeuvre de Daniel de Leon, moins que toute autre susceptible de subir les manipulations et les détournements d'usage en raison même de son "manque de souplesse et du sens des réalités", demeure ignorée des éditeurs de "gauche" soucieux avant toute chose d'inonder les devantures de "digests" politiques sur l'art d'accommoder le marxisme à toutes les sauces réactionnaires voulues. C'est un gage de rentabilité et de prudence à l'heure où le problème idéologique des milieux politiques "marxissants" se réduit à savoir laquelle des plus grossières falsifications du "marxisme" -russe ou chinoise- aura force de loi, au nom de quel "communisme" se perpétuera l'exploitation de l'homme par l'homme, partant, le nom de l'exploiteur auquel il convient de vendre ses talents de propagandiste.

Etranger à tout atardissement réformiste, Daniel de Leon n'a cessé d'exhorter le prolétariat à briser "les chaînes dorées avec lesquelles la bourgeoisie l'enchaîne à son char" (Marx).

"Deux pages d'histoire romaine" dit Daniel Guérin "trace une analyse scientifique du rôle social des dirigeants réformistes. Il (Daniel de Leon) les compare aux chefs de la plèbe romaine qui s'appuyaient sur les plébéiens du rang pour obliger les patriciens à les admettre au partage des privilèges économiques et politiques et qui, en échange des avantages obtenus pour eux-mêmes, contribuaient au maintien de l'ordre établi."

Depuis 50 ans, le rôle des réformistes n'a cessé d'évoluer vers une soumission toujours plus servile à la bourgeoisie; mais son importance s'est trouvée diminuée par l'apparition de la bureaucratie stalinienne qui est venue revendi-

Du naufrage du mouvement des Gracches et de sa tactique, et comme pour nous avertir du danger, des planches de salut ont flotté jusqu'à notre époque. On peut faire de celles-ci autant de principes de la révolution prolétarienne. Ces principes sont étroitement liés l'un à l'autre; leur enchaînement est tel qu'il est parfois difficile de les distinguer, car ils sont avant tout des différenciations d'une centrale qui surgit de la nature même du prolétariat en tant que force révolutionnaire.

1- LA REVOLUTION PROLETARIENNE A HORREUR DU FORMALISME.

Ce fut une erreur du mouvement des Gracches que de consacrer son temps et son énergie à modifier les formes du suffrage électoral. La faiblesse caractéristique du prolétariat l'incline à se laisser leurrer. Alors qu'il est, historiquement, la moins favorisée de toutes les classes révolutionnaires, il est appelé à accomplir la révolution axée sur la synthèse la plus complexe qui soit, et en même temps, la plus facilement obscurcie par la poussière que son ennemi avéré, la classe capitaliste, est capable de soulever en abondance. Ce qui est l'essentiel de cette révolution - l'abolition de l'esclavage salarial - ne sera jamais affirmé avec assez d'insistance. De même, on ne soulignera jamais assez le fait que, sans l'abolition du salariat, toutes les "améliorations" reviennent au bénéfice du capitalisme, ou ne sont que des balivernes, quand il ne s'agit pas d'échappatoires.

Peu importe le mode du scrutin, et qu'il soit australien ou maltais. Peu importe que le vote soit secret ou se fasse "viva voce", peu importe même qu'il y ait des élections. Toutes les améliorations telles que réformes du scrutin, référendum et le reste sont, fondamentalement, autant de leurres qui permettent à l'ardeur révolutionnaire de se dissiper. Pire que cela, elles sont des occasions pour l'usurpateur de poursuivre ses visées en les déguisant, voire avec l'aide et l'approbation de ses victimes, persuadées qu'elles commandent et qu'il est à leurs ordres : il en va ainsi de nos jours. La seule chance pour le prolétariat de sortir de la forêt des "solutions capitalistes" dans laquelle il s'égaré, est de ne jamais perdre de vue ses intérêts de classe, propriété collective de la terre et des instruments de travail. Sinon, la croix qu'il porte aujourd'hui deviendra chaque jour plus pesante, et le sera plus encore lorsqu'il la transmettra à ses descendants. Toutes les "formes" du monde n'y changeront rien.

2- LA REVOLUTION PROLETARIENNE EST D'UNE LOGIQUE IMPLACABLE.

On a souvent reproché au "Socialist Labour Party" son "intolérance" et "l'intransigeance" de ses cadres. La Révolution Proletarienne ne connaît pas la "tolérance", car "tolérance" en termes de dynamique sociale signifie "inconsistance". En exhumant la loi Licinienne, Tibérius Gracchus négligea ce principe et ses conséquences. Si la loi Sempronienne, si l'attaque de Tibérius, liée à celle des masses prolétariennes qui en faisaient leur défenseur, avaient un sens, elles signifiaient que la ploutocratie romaine des propriétaires terriens était une classe criminelle, en ce qu'elle avait pillé le domaine de la République, doublement criminelle en ce qu'elle utilisait son butin pour dégrader le peuple et, par conséquent, pour compromettre la sécurité de la communauté. La seule conclusion logique que l'on puisse déduire de ces prémisses

et d'une telle attitude, est l'exigence de la reddition inconditionnelle des traîtres à la société. La loi Sempronienne prenait en fait le parti opposé. En confirmant — même si cette confirmation n'était qu'implicite — le droit à la propriété de biens obtenus par le vol, en prévoyant l'indemnisation des voleurs, le mouvement des Gracches devenait illogique; par là il cessait d'être fidèle à lui-même. En s'abaissant devant l'usurpation, il s'émascula.

Dans la Révolution Proletarienne, aucun des points marqués, aucun des actes délibérément commis, aucune des revendications mises en avant ne peuvent être en contradiction avec les autres, ou avec les principes dont il sont issus. Le capitalisme est une usurpation : cette usurpation doit être renversée. Les travailleurs produisent toute la richesse : cette richesse appartient aux travailleurs. Tout acte qui, par souci de "courtoisie" ou de "tolérance" sacrifie la logique de la situation, affaiblit la Révolution. Toute proposition qui n'est pas à la hauteur des aspirations de la Révolution, est nécessairement boiteuse : elle trébuche et s'effondre.

3- LES REFORMES PARTIELLES NE FONT QUE PALLIER L'INJUSTICE.

Les adages sur "la sagesse de ne pas négliger les petites choses" et les invitations à "accepter la moitié de ce que l'on ne peut avoir tout entier" sont assez plausibles pour que le mouvement des Gracches ait cédé à cette illusion d'optique. La vieille loi Licinienne, et plus encore sa forme "rajeunie", la loi Sempronienne, étaient coulées dans ce moule. "Le peuple ne pouvait obtenir tout ce à quoi il avait droit". Il allait donc recevoir un "premier versement", une tranche de ce qui lui était dû; il s'agissait en bref d'une réforme partielle. Le mouvement se portait ainsi un coup fatal.

Si les réformes partielles pouvaient rompre l'enchaînement logique, si elles pouvaient être une fin en elles-mêmes, les maux qui en découleraient pourraient être considérés comme quantité négligeable. Mais ici aussi, la logique implacable de la Révolution Proletarienne amène celui qui la refuse à absorber son propre poison.

En premier lieu, la même main qui offre ces réformes aux victimes de l'injustice, pallie l'injustice. Les deux actes sont inséparables, l'un étant la conséquence inévitable de l'autre. Si vous n'exigez qu'une partie de l'ensemble qui vous est dû, votre demande, quelle que soit la rhétorique déclamatoire ou le verbiage scientifique abstrait qui l'accompagne, souscrit à l'injustice du principe dont vous êtes victimes. Il y a pire : les réformes partielles sont, le plus souvent, parfaitement utopiques; l'injustice, en revanche, est toujours palliée de la façon la plus tangible qui soit : elle s'en trouve donc toujours renforcée.

En deuxième lieu, les réformes partielles accomplissent la besogne nuisible qui consiste à inoculer au prolétariat une conception radicalement erronée de la nature de l'ennemi qu'il doit combattre (...). Le recours à celles-ci procède de la théorie, qu'il inculque insensiblement, selon laquelle le capitalisme se laisse "rogner" jusqu'à son extinction. Une telle illusion serait fatale, comme en témoigne le cadavre de Tibérius Gracchus déchiqueté par le tigre de la ploutocratie foncière romaine : croire que le tigre capitaliste protégera ce qu'il a de superflu avec moins de férocité qu'il n'en met à défendre son existence même, c'est s'engager sur une voie où rien n'est jamais acquis, et où tout peut être perdu.

4- LA REVOLUTION PROLETARIENNE CREE SON PROPRE CODE.

Quand Tibérius Gracchus, au stade critique de la Révolution qu'il poursuivait, prit un "raccourci" et se débarrassa, sans se soucier de la légalité, de son collègue qui lui barrait le chemin, il se conforma, consciemment ou non, au principe suivant : la Révolution Proletarienne doit avancer en s'éclairant à sa propre lumière, veiller seule sur elle-même et, quelles que soient ses initiatives, les juger d'après le Code Légal -formulé ou non- qu'elle porte en elle-même. Plus tard, quand Tibérius Gracchus chercha une justification dans les lois de cette même classe contre laquelle il était en guerre, il cessa d'exister sur le plan révolutionnaire, et entraîna la perte de la Révolution avec la sienne. Le révolutionnaire qui recherche le masque de la légalité n'est plus que l'ombre de lui-même. C'est un enfant qui joue au soldat.

(Daniel de Leon raconte ici comment, au congrès de l'American Federation of Labor (A.F.L.) de 1894, un farouche "socialiste" s'effondra littéralement à cette simple question, sans doute mal intentionnée : "Êtes-vous en faveur de la confiscation ?")

... Les actes de la Révolution ne peuvent donc être jugés selon les critères de la loi existante. En fait, la Révolution Proletarienne partage, à cet égard, un trait commun à toutes les révolutions précédentes, y compris la révolution capitaliste : un nouveau système social crée un nouveau code moral. La moralité du code dont elle est imprégnée se présente comme une démonstration géométrique: seul le prolétariat est producteur de richesses, la classe oisive ne produit que des larves; mais la richesse lui appartient, alors que le prolétariat a les mains vides; de telles conditions sont dues à la propriété privée, détenue par la classe capitaliste oisive, de la terre et des moyens de production; le travail étant devenu collectif, les instruments de travail doivent également devenir propriété collective; tous les obstacles -quel que soit leur nom- opposés à cette déduction inévitable, devront être écartés. Aucun militant de la Révolution Proletarienne moderne ne saurait donc être mis en déroute par ceux qui lui reprochent à grands cris d'être partisan de la "confiscation".

Plutarque (...) reproduit, sans la commenter -le sarcasme est implicite- la défense soigneusement élaborée par Tibérius pour justifier l'élimination de son collègue : une révolution qui éprouve le besoin d'excuser son existence ferait mieux de renoncer à exister. Il commente ensuite la loi Sempronienne en ces termes particulièrement incisifs : "Jamais une loi plus modérée ne fut opposée à tant d'injustice et d'oppression; car ceux qui méritaient d'être punis pour avoir empiété sur les droits de la communauté, et condamnés pour s'être emparés de terres au mépris de la loi, allaient être récompensés pour avoir renoncé à des revendications injustifiées, et rétabli dans leur propriété les citoyens qui devaient être secourus."

Prêchez au prolétariat, de la façon la plus convaincante que l'on puisse imaginer, les principes abstraits de la Révolution Proletarienne, et permettez ensuite que l'on enrobe le remède d'un quelconque "rachat du capitalisme", et tout ce que vous aurez dit auparavant sera radicalement effacé; la révolution sera privée de ses prémisses, et de sa vie même.

5- LA REVOLUTION PROLETARIENNE NE "RESPECTE" RIEN.

Karl Marx, dont la philosophie ne se perd jamais dans les nues, fait remarquer, au milieu d'un chapitre économique abstrait, qu'il est essentiel à la stabilité du capitalisme que le prolétariat considère sa condition comme éternelle. Le respect aveugle est le produit du capitalisme vieillissant. Après avoir brisé les idoles, le capitalisme achève sa carrière en parasite. Il est essentiel à sa sécurité que les masses le traitent avec un respect dont la racine est la croyance en son caractère ancestral, qui s'étend au futur aussi bien qu'au passé. Le capitalisme et les dieux auxquels il est lié, sont déclarés "sacrés", et l'"immortalité" leur est assurée. Le capitalisme confie à ses curés le soin d'entretenir ce respect religieux, tout en se proclamant le Grand Prêtre. L'usurpateur a besoin du masque de la sainteté. Aussi important-il de le lui arracher.

Tibérius a pratiquement fait le jeu de cette mystification, si utile au capitalisme. Il affichait le plus grand respect pour la magistrature; sa plaidoirie, destinée à justifier la déposition de son collègue, ne faisait que sanctifier la classe usurpatrice. Elle inculquait une crainte superstitieuse au prolétariat, dont le bras ne pouvait frapper tant que son esprit n'était pas émancipé. Quand les prolétaires s'écrasaient pour laisser passer respectueusement les Sénateurs qui, armés de tout ce qui leur était tombé sous la main, se précipitaient pour assassiner Tibérius, le réformateur ne pouvait manquer de remarquer que l'empennage de la flèche qui devait le mettre à mort provenait des ailes de son propre réformisme.

L'irrespect -non pas l'insolence qui est un signe de faiblesse, mais l'indépendance d'esprit qui est le propre de ceux dont la force repose sur une conscience saine- est le souffle même de la Révolution Proletarienne.

Le respect de l'Usurpateur traduit une sujétion morale - et, par suite, physique- à l'Usurpation.

6- LA REVOLUTION PROLETARIENNE N'A CONFIANCE QU'EN ELLE-MEME.

Caius Gracchus commit une erreur tactique en confiant à l'ordre des chevaliers les pouvoirs sénatoriaux, afin d'obtenir son soutien et sa protection. Au lieu d'inspirer au Mouvement prolétarien confiance en lui-même, il lui apprit ainsi à chercher un appui extérieur. (...)

... En revêtant l'ordre des chevaliers des pouvoirs qu'il ne détenait pas dans le passé, Caius Gracchus affaiblissait certainement le Sénat. Mais, par la même occasion, il augmentait d'autant le nombre des participants à l'Usurpation politique qui avait provoqué et entretenu la détresse sociale qu'il combattait. L'ordre des chevaliers appartenait à la même classe qui tirait parti des injustices sénatoriales. En lui attribuant les fonctions jusque là réservées au Sénat, Caius Gracchus se protégeait de ce dernier comme le cheval de la fable se protégeait du lion en s'alliant à l'homme. Comme celui-ci, il avait trouvé son maître : l'heure arriva où ce maître le fit abattre.

C'est une perte de temps et d'énergie pour le prolétariat, que d'abattre le parti Démocrate -si oppressif qu'il puisse être- s'il doit pour cela se mettre au service du parti Républicain qui est l'associé de l'opresseur démocrate; si hostile que puisse être le prolétariat à un président ou un gouverneur répu -

blicain, qui jette toute la force armée de l'Etat ou de la nation dans la balance capitaliste pour résoudre les conflits entre employeurs et employés, ce serait simplement gaspiller ses forces que de leur substituer leurs homologues démocrates : un tel comportement serait aussi absurde que celui du cheval de la fable ; tout ceci est élémentaire. On ne peut réellement abattre l'un ou l'autre parti sans les abattre simultanément et seul le prolétariat a la force de leur porter le coup décisif.

Aussi élémentaire, même s'il est moins évident, devrait être le principe selon lequel la Révolution Prolétarienne ne doit pas rechercher, et doit même éviter à tout prix, l'alliance avec une autre classe, dans ses luttes -et même dans ses escarmouches- avec la classe capitaliste, la ploutocratie d'aujourd'hui. Ici apparaît la faiblesse inhérente au prolétariat : sa propension à tomber dans les pièges qui lui sont tendus, et contre laquelle le prolétariat doit rester vigilant.

Il n'y a, dans la société moderne, aucune classe sociale ou économique qui soit au-dessous du prolétariat. S'il en était autrement, la Révolution Prolétarienne ne serait pas ce qu'elle est, la première Révolution dont le programme concerne l'humanité à l'échelle mondiale. Toutes les classes qui cherchaient à s'émanciper de la classe qui les opprimait étaient fondées sur l'assujettissement d'une autre classe. Seule la Révolution Prolétarienne signifie l'abolition de la société de classes. Ceci implique que la classe à laquelle le prolétariat peut s'allier, même si elle est opprimée, est aussi une classe exploiteuse; en d'autres termes, ses intérêts reposent sur l'asservissement des travailleurs; il en va ainsi pour la petite bourgeoisie moderne ; elle peut s'allier au prolétariat, mais dans le seul but de l'asservir. Si plausibles que soient ses slogans, ils ne sont que des pièges.

Tant qu'un mouvement prolétarien recherche des "alliances extérieures", il démontre qu'il n'est pas encore assez aguerri. Par de telles initiatives, il perdra toute chance de jamais le devenir. La Révolution Prolétarienne n'accorde sa confiance qu'à elle-même ; elle se suffit à elle-même.

7- LA REVOLUTION PROLETARIENNE MEPRISE LES "COMPENSATIONS".

Il y a une différence fondamentale entre les compensations et les réformes partielles. Une compensation n'est pas un "acompte", un "premier versement" : c'est un "extra", un narcotique que l'on jette aux masses pour adoucir leur humeur. Aussi ne contribue-t-elle pas davantage à renforcer et à orienter le mouvement. Y recourir serait en effet s'appuyer sur un roseau brisé, et aucun révolutionnaire lucide ne pourrait l'accepter. C'est cependant ce que fit Caius Gracchus lorsqu'il proposa l'établissement de trois colonies, afin de venir en aide au prolétariat romain. Que pouvait-il en résulter ? D'abord une sorte de désertion. Les colons allaient quitter Rome, et la terre d'Italie qui était leur champ de bataille, pour s'établir au loin, en Afrique, en Espagne ou en Sardaigne. Et surtout, comment ces colonies pouvaient-elles remédier à la misère des Romains, à moins d'être développées à une échelle gigantesque; c'est-à-dire à moins d'une émigration générale - qui leur aurait enlevé leur raison d'être ? En outre, Caius Gracchus offrait à son armée la plus minime des compensations, en ne lui promettant que trois colonies. Un socialiste ne doit jamais offrir de compensations aux éléments révolutionnaires. Dès l'instant qu'il le fait, il se met à la merci de l'ennemi dont la surenchère peut toujours

l'écraser. C'est ce qui arriva à Caius Gracchus : en proposant, en réplique à ses projets, l'établissement de douze colonies, les patriciens le neutralisèrent complètement et retournèrent la situation en leur faveur. Habités à se contenter de semblables mesures, le prolétariat romain passa dans le camp le plus offrant. Rien ne contribua davantage à affaiblir les positions de Caius. Quand il se trouva isolé et que sa perte fut assurée, le projet des douze colonies ne se matérialisa jamais : après avoir endormi la combattivité des masses - puisque tel était son but - il fut abandonné.

(Ici, Daniel de Leon cite un social-démocrate américain qui, après l'adoption par un parti capitaliste, à Chicago, d'une motion en faveur de la "propriété municipale" - c'est-à-dire l'équivalent de la nationalisation sur le plan de la municipalité - télégraphiait à son journal : "Cette majorité des deux tiers en faveur de la propriété municipale indique que le socialisme est dans l'air." "Dans l'air en effet - sauf sur le sol de Chicago" répliqua Daniel de Leon qui ajoute : "Peut-on imaginer vanité aussi puérile ? Pour cet homme, les Gracches ont vécu et lutté, ont souffert et sont morts - en pure perte ! ")

Chaque fois que le révolutionnaire de notre époque proposera une "compensation", il sera vaincu par la surenchère capitaliste, car rien n'est plus démagogique que l'usurpation. A chaque compensation - telle que la "propriété municipale" - qu'il proposera, le capitalisme en proposera davantage, de la même manière que le Sénat Romain renchérisait sur les propositions de Caius Gracchus, pour lui enlever le soutien des masses et abattre la révolution - avec son concours indirect. Toutes les "compensations" que Caius avait jetées en pâture aux prolétaires étaient autant d'obstacles qu'il avait placés sous leurs pas - et sous les siens : tous devaient en être victimes.

Pas de compensations, mais la reddition inconditionnelle du capitalisme : telle est la devise de la Révolution Proletarienne.

8- LA REVOLUTION PROLETARIENNE TROUVE SA DYNAMIQUE ET SA COHESION DANS LA RAISON, NON DANS LA RHETORIQUE.

Le pouvoir de la parole est indéniable. Mais on ne peut en rester à cette constatation. Les discours n'ont pas réponse à toutes les situations. Quelle que soit la nature de la parole dans les autres domaines, celui de la Révolution Proletarienne impose qu'elle se conforme aux impératifs de la raison, non de la rhétorique. Les Gracches, qui avaient été éduqués par des rhétoriciens grecs, étaient à cet égard fort peu qualifiés. La rhétorique peut sans doute fendre les cœurs de la Révolution Proletarienne, mais celles-ci se referment sur elle et son sillage a tôt fait de disparaître.

L'organisation est la condition nécessaire de la Révolution Proletarienne; elle l'est d'abord parce que celle-ci est une révolution de masses, et surtout comme une protection contre la faiblesse tactique inhérente au prolétariat en tant que force révolutionnaire. D'autres révolutions ont pu réussir avec une organisation imparfaite et une connaissance fragmentaire de leur signification : d'une part leur cohésion reposait sur d'autres bases; par ailleurs, étant fondées sur l'esclavage d'une autre classe, elles pouvaient intégrer une armée d'exploités conduits en un troupeau muet, dans leurs cadres sociaux. Il en va autrement avec le prolétariat. Une éducation politique est nécessaire aussi bien à sa cohésion qu'à son dynamisme,

et son organisation doit reposer sur une coopération intelligente. L'armée de libération prolétarienne ne saurait être un troupeau passif et soumis : cette idée même serait contradictoire. Toute la rhétorique étudiée et convaincante dont disposaient les Gracches, et dont ils étaient prodiges, ne pouvait remplacer la formation à partir de données rigoureuses et concises dont le prolétariat romain avait besoin. La rhétorique des Gracches plaisait, divertissait, influençait les esprits, mais n'organisait rien car elle ne le pouvait pas. Au premier choc sérieux, leurs forces se dispersèrent, comme l'ont fait si souvent les forces prolétariennes de notre époque.

La rhétorique est l'arme du réformisme. Elle peut labourer le sol, mais elle ne sème rien. Sa substance n'a rien de commun avec l'acier trempé dont sont faites les armes de la Révolution Prolétarienne.

9- LA REVOLUTION PROLETARIENNE IGNORE LES EQUIVOQUES.

C'est à ses propres risques qu'une révolution dissimule ses intentions - et plus encore s'il s'agit de la Révolution Prolétarienne. Caius Gracchus était en guerre contre le Sénat, dans lequel il voyait l'incarnation de toutes les injustices. Le fait qu'il en ait eu une vision superficielle ressort de son attitude à l'égard de la chevalerie, qu'il revêtit des pouvoirs sénatoriaux. Cependant c'est le Sénat qu'il cherchait à abattre et qui était, dans son esprit, l'obstacle au bien-être social. Mais il garda ce secret pour lui-même, se contentant d'y faire indirectement allusion.

On raconte que Caius, pour faire comprendre dans ses interventions publiques, qu'il considérait non pas l'intérêt du Sénat, mais celui du peuple, se tournait vers le forum, et non vers le Sénat comme les orateurs le faisaient traditionnellement. Une telle pantomime était indigne d'une grande cause, qui exigeait un langage clair et catégorique. Par son comportement, Caius ne parvint qu'à semer le doute sur ses intentions, ce qui ne pouvait que l'affaiblir - sans lui permettre de surprendre la vigilance de l'ennemi qu'il affrontait; en outre, il écartait ainsi des forces qui lui étaient nécessaires pour atteindre son but, et qu'un langage direct aurait pu attirer à lui.

De telles précautions conduisent toujours sur le chemin de la servitude. Sur le chemin de la liberté, il faut montrer moins de circonspection. Les pantomimes, les équivoques et les travestissements peuvent servir les desseins d'un mouvement dans lequel le prolétariat jouerait seulement le rôle d'un troupeau muet et soumis. Ils sont incompatibles avec la Révolution Prolétarienne.

Dans mon introduction, je constatais que les principes de la Révolution Prolétarienne s'enchaînent étroitement, car ils procèdent d'un principe central qui les résume tous, et à travers lesquels on ne peut manquer de le discerner; il est le suivant :

10- LA REVOLUTION PROLETARIENNE FORGE LES CARACTERES.

L'organisation qui prétend apporter sa contribution à la grande armée de l'émancipation prolétarienne ne se prémunira jamais avec assez d'énergie contre tout ce qui peut corrompre ses militants. Elle doit s'appliquer à élever la valeur humaine qui est un signe distinctif de la révolution prolétarienne, et les

exigences morales des masses. C'est pourquoi, dans la longue série des erreurs commises par les Gracches, la plus grave fut celle de Caius, lorsqu'il proposa des distributions gratuites de céréales. Une telle mesure réduisait les prolétaires romains à l'état de mendiants. Les mendiants ne peuvent que désertar et établir des compromis. Ils ne peuvent accomplir une révolution.

Leur énergie consumée en arguties formalistes; leur intelligence faussée par des attitudes illogiques; leur "morale" foulée aux pieds par l'acceptation de réformes partielles; leur dignité compromise dans la recherche de "précédents"; leur esprit paralysé par le respect des institutions; leur indépendance sacrifiée à l'alliance avec des éléments hostiles; leur détermination détournée vers d'illusoirs compensations; leurs sens divertis par des pantomimes; et finalement leur valeur humaine abaissée au niveau de la mendicité - quoi d'étonnant à ce que les prolétaires romains, dès qu'ils furent mis à l'épreuve, se soient comportés comme des mendiants, aient conclu un traité de paix avec l'Usurpateur et abandonné leurs dirigeants alors qu'ils étaient en péril ?

C'est une tâche ingrate que de soumettre à une critique intransigente la conduite d'hommes dont les aspirations furent aussi nobles. Cependant, il faut le rappeler, de tous les actes affligeants commis par les Gracches, aucun n'est comparable à celui de Caius qui, lorsqu'il se vit abandonné des masses qu'il avait lui-même démoralisées et poussées à la désertion, supplia les dieux, dans le Temple de Diane, de leur infliger un esclavage éternel en châtiment de leur "vile ingratitude" - comme l'ont fait, dans les temps modernes, certains utopistes devenus réactionnaires.

LES AVERTISSEMENTS DU PASSE.

... Entre les patriciens et la bourgeoisie plébéienne, d'une part, et le reste de la plèbe, existait un conflit aussi irrépressible que celui qui oppose le capitalisme et la classe ouvrière. Et cependant l'impossibilité de l'harmonie sociale n'a provoqué ni l'effondrement du temple élevé à la déesse de la Concorde par Camille, ni la disparition des conditions sociales qu'il symbolisait. Le développement social s'est simplement poursuivi de manière continue, comme la résultante des forces qui étaient aux prises, et dans l'ignorance de la nature du conflit et de son déroulement réel - avec la triste conclusion que nous lui connaissons.

Il n'en va pas autrement à notre époque. Un raisonnement mécaniste et schématique nous rendrait aveugles à la faiblesse tactique qui est le peupre du prolétariat en tant que force révolutionnaire. Et cet aveuglement nous serait fatal.

... La tactique des Gracches devait donner au prolétariat romain, trois cents ans après son apparition, sa forme définitive - celle d'une armée de légionnaires, dont la devise était comme une parodie de celle des socialistes modernes (...): "Prolétaires, vous n'avez à perdre que vos armes, et un monde à gagner!" - un monde à gagner par les rapines que vous accorderez votre général! Croit-on qu'il faudrait aujourd'hui plusieurs siècles pour enchaîner le prolétariat mondial ?

- Daniel de Leon -